

CHAPITRE XVI

Chilon fut invisible pendant un certain temps, si bien que Vinicius ne savait qu'en penser. Vainement il se répétait que, pour arriver à des résultats favorables et certains, les recherches devaient être faites sans précipitation. Son sang et sa nature impétueuse résistaient à la voix de la raison. Attendre dans l'inaction, les bras croisés, était chose si incompatible avec ses habitudes qu'il ne pouvait s'y résoudre. Parcourir les ruelles de la ville sous un sombre manteau d'esclave lui paraissait, par son inutilité même, propre à tromper cette inaction, mais ne pouvait le satisfaire. Ses affranchis, des hommes cependant assez expérimentés, à qui il avait ordonné de chercher de leur côté, se montraient cent fois moins habiles que Chilon. Et, plus s'exaspérait son amour pour Lygie, plus s'ancrait en lui l'obstination du joueur qui veut gagner malgré tout. Tel il avait toujours été. Dès sa prime jeunesse, il avait poursuivi ses projets avec la passion de quelqu'un qui n'admet ni l'échec ni le renoncement à ce qu'il veut. La vie militaire avait, il est vrai, discipliné son tempérament volontaire, mais, en même temps, elle lui avait inculqué la conviction que chaque ordre donné par lui à ses inférieurs devait être exécuté ; d'autre part, son long séjour en Orient, parmi des hommes veules et accoutumés à l'obéissance passive des esclaves, l'avait confirmé dans cette idée que son « Je veux » était sans limites. Aussi son amour-propre avait-il subi un terrible choc. Il y avait également, dans ces obstacles, dans cette résistance et dans la fuite de Lygie quelque chose d'incompréhensible, une énigme dont la solution torturait son cerveau. Il sentait qu'Acté lui avait dit vrai et qu'il n'était pas indifférent à Lygie. Mais alors, pourquoi avait-elle préféré l'existence vagabonde, les privations mêmes à son amour, à ses cares-

ses, à sa demeure fastueuse ? Il ne trouvait pas de réponse à cette question. Il n'arrivait qu'à une vague notion qu'il existait entre lui et Lygie, entre leur conception, son monde, à lui et à Pétrone, et celui de Lygie et de Pomponia Græcina, une différence, un certain malentendu, profond comme un abîme, et que rien ne pouvait combler. Il s'imaginait alors que Lygie était perdue pour lui, et, à cette seule pensée, s'évanouissait en lui le reste de cet équilibre que voulait lui faire garder Pétrone. Il ne savait plus, à certains moments, s'il aimait ou s'il haïssait Lygie ; il se disait seulement qu'il lui fallait la retrouver, qu'il désirerait sentir plutôt la terre s'entrouvrir sous ses pieds que d'abandonner l'espoir de la revoir et de la posséder. Parfois, à force d'imagination, elle lui apparaissait aussi distinctement que si elle eût été près de lui ; il se rappelait chaque mot qu'il lui avait dit ou qu'il avait entendu d'elle. Il la sentait contre sa poitrine, dans ses bras, et une flamme de passion le consumait. Il l'aimait et il l'appelait. Et, quand il se disait qu'elle aussi l'aimait, qu'elle eût pu lui accorder de plein gré tout ce qu'il désirait d'elle, il était comme submergé par une vague énorme, une tristesse pénible, implacable et immense. À d'autres moments, il pâlisait de rage et songeait avec plaisir aux humiliations et aux supplices qu'il ferait subir à Lygie quand il la retrouverait. Non seulement il voulait la posséder, mais la traiter comme une vile esclave mordant la poussière ; en même temps il sentait que s'il avait à choisir entre devenir son esclave ou ne plus jamais la voir, il choisirait l'esclavage. Certains jours, il songeait aux traces que laisseraient les coups de bâton sur ce corps rosé, et en même temps il eût voulu baiser ces traces. Il se figurait parfois aussi qu'il aurait du bonheur à la tuer.

En ce combat intérieur, ces souffrances, cette perplexité et cet énervement, sa santé, sa beauté aussi s'étiolaient. Il était devenu un maître dur et cruel. Les esclaves et même les affranchis ne l'approchaient qu'avec terreur, et, accablés sans raison de châtiements terribles et injustes, ils commencèrent à le haïr en secret. Il s'en rendait compte, et, sentant son isolement, il se vengeait sur eux avec plus de dureté. Il ne se retenait qu'avec Chilon, dans la crainte qu'il cessât ses recherches. Celui-ci, s'en étant aperçu, commença à prendre le dessus sur lui et à accroître ses exigences. Au début, il avait assuré Vinicius que les recherches seraient faci-

les et rapides. À présent, il forgeait lui-même des difficultés nouvelles, et tout en continuant à affirmer la certitude d'un résultat favorable, il ne cachait pas que cela pouvait durer longtemps.

Enfin, un jour, il arriva avec un visage si morne que le jeune homme pâlit et se précipita vers lui, avec juste assez de force pour lui demander :

« Elle n'est pas parmi les chrétiens ?

– Au contraire, Seigneur, répondit Chilon, mais j'ai retrouvé parmi eux Glaucos, le médecin.

– Que dis-tu ? Qui est-ce ?

– Tu as donc oublié, Seigneur, l'histoire du voyage que j'ai fait avec ce vieillard, de Naples à Rome, et où j'ai perdu deux doigts à le défendre, ce qui, précisément, m'empêche d'écrire. Les brigands qui enlevèrent sa femme et ses enfants le frappèrent d'un coup de couteau. Je l'avais laissé mourant dans une auberge près de Minturnes et je l'ai pleuré longtemps. Hélas ! j'ai acquis la conviction qu'il vit encore et fait partie de la communauté chrétienne à Rome. »

Vinicius, ne pouvant démêler la vérité dans cette histoire, et comprenant seulement que ce Glaucos semblait être un obstacle aux recherches, domina sa colère et dit :

« Puisque tu l'as défendu, il doit t'en avoir de la reconnaissance et t'aider.

– Ah ! noble tribun ! les dieux eux-mêmes ne sont pas toujours reconnaissants ; que dire des hommes ! Oui, il devrait m'être reconnaissant. Malheureusement, c'est un vieillard dont la raison est affaiblie et obscurcie par l'âge et les malheurs, si bien que, loin de me savoir gré, j'ai appris par ses coreligionnaires qu'il m'accusait de complicité avec les brigands et d'avoir été la cause de ses malheurs. Voilà comment il me récompense des deux doigts que j'ai perdus pour lui !

– Je suis bien sûr, gredin, que les choses se sont passées comme il les raconte, dit Vinicius.

– Tu en sais alors plus que lui, répliqua Chilon avec dignité, car lui suppose seulement qu'il en a été ainsi, et c'est assez pour qu'il fasse appel aux chrétiens et se venge cruellement. Il le ferait sans nul doute, et avec l'aide des autres. Heureusement, il ignore mon nom et ne m'a pas reconnu dans la maison de prières où je

l'ai rencontré. Quant à moi, je l'ai reconnu aussitôt et peu s'en est fallu que je me jette à son cou. J'ai été retenu par ma prudence et mon habitude de ne pas accomplir un seul acte avant d'y avoir réfléchi. Au sortir de la maison de prières, j'ai pris mes renseignements, et ceux qui le connaissent m'ont dit que cet homme avait été trahi par un compagnon de voyage sur la route de Naples... Sans cela, j'ignorerais complètement ce qu'il raconte.

– Tout cela m'importe peu ! Dis-moi ce que tu as vu dans cette maison de prières.

– Cela t'importe peu, Seigneur, il est vrai ; mais, en ce qui me concerne, c'est aussi important pour moi que peut l'être ma propre peau. Comme je souhaite que ma doctrine me survive, je préfère renoncer à la récompense promise plutôt que de sacrifier ma vie à Mammon, sans lequel, en vrai philosophe, je saurai vivre et rechercher la divine vérité. »

Mais Vinicius, le visage menaçant, s'approcha de lui et, d'une voix sourde :

« Qui te dit que tu mourras de la main de Glaucos plutôt que de la mienne ? Sais-tu, chien, si dans un instant on ne t'enfouira pas dans mon jardin ? »

Chilon était lâche ; il regarda Vinicius et jugea d'un coup d'œil qu'une parole imprudente de plus déciderait de sa perte.

« Je la chercherai, Seigneur, et je la trouverai ! » s'écria-t-il vivement.

Il se fit un silence coupé seulement par le souffle haletant de Vinicius et, au loin, par le chant des esclaves travaillant au jardin.

Voyant que le jeune patricien devenait plus calme, le Grec reprit :

« La mort m'a effleuré, mais je l'ai regardée avec autant d'impassibilité que Socrate. Non, Seigneur, je n'ai pas dit que je renonçais à retrouver la jeune fille, je voulais seulement te signaler le danger qui menacera désormais mes démarches. Jadis, tu as douté de l'existence d'Euricius, et t'étant convaincu de tes propres yeux que le fils de mon père te disait la vérité, tu me soupçonnes aujourd'hui d'avoir inventé Glaucos. Hélas ! que n'est-il un mythe ! Pour pouvoir aller en toute sécurité chez les chrétiens, comme auparavant, je céderais volontiers cette pauvre vieille esclave que j'ai achetée voici trois jours pour qu'elle prenne soin

de ma vieillesse et de mon faible corps. Glaucos vit, Seigneur, et s'il m'aperçoit une seule fois, toi tu ne m'apercevras plus jamais. Alors, qui te retrouvera la jeune fille ? »

Il se tut, essuya ses larmes, puis reprit :

« Mais, puisque Glaucos vit, que je puis à tout instant le rencontrer, que cette rencontre peut me perdre et avec moi le résultat de toutes mes recherches, comment chercher la jeune fille ?

– Que penses-tu faire ? Quel remède à cela ? Que veux-tu entreprendre ? questionna Vinicius.

– Aristote nous enseigne qu'il faut sacrifier les petites choses aux grandes, et le roi Priam tenait la vieillesse pour un fardeau pesant. Or, le fardeau de la vieillesse et des malheurs écrase depuis longtemps Glaucos, au point que la mort serait un bienfait pour lui. Qu'est la mort, suivant Sénèque, sinon une délivrance ?

– Fais le bouffon avec Pétrone, mais non avec moi ; dis carrément ce que tu proposes !

– Si la vertu est une bouffonnerie, fassent les dieux que je reste bouffon toute ma vie ! Je propose, Seigneur, d'écarter Glaucos, car, tant qu'il vivra, ma propre vie et mes recherches seront en perpétuel danger.

– Engage des hommes pour l'assommer à coups de bâton. Je les paierai.

– Ils t'écorcheront, Seigneur, et plus tard ils exploiteront le secret. Il y a autant de bandits à Rome que de grains de sable sur l'arène, mais tu ne saurais croire comme ils haussent leurs prix dès qu'un honnête homme a recours à leur savoir-faire. Non, digne tribun ! Et si les vigiles arrêtaient les assassins sur le lieu même du crime ? Ils diraient certainement qui les a engagés et tu aurais des ennuis. Tandis qu'ils ne pourront me désigner, moi, car je ne leur dirai pas mon nom. Tu as tort de ne pas avoir confiance en moi, car, indépendamment de mon intégrité, souviens-toi que deux choses encore sont en jeu : ma propre peau et la récompense que tu m'as promise.

– Combien te faut-il ?

– Mille sesterces : observe bien, Seigneur, qu'il me faut des bandits honnêtes, incapables de disparaître sans laisser de leurs nouvelles aussitôt qu'ils auront empoché les arrhes. À bon travail, bon salaire. Il faudrait aussi quelque chose pour moi, afin de sécher

les larmes que je verserai sur Glaucos. Les dieux savent combien je l'aime ! Si tu me donnes aujourd'hui ces mille sesterces, dans deux jours son âme sera déjà dans l'Hadès, et, là seulement, si les âmes conservent la mémoire et la faculté de penser, il saura combien je l'aimais. Je trouverai les hommes aujourd'hui même et les avertirai qu'à dater de demain soir, pour chaque jour de vie laissé à Glaucos, je leur rognerai cent sesterces. J'ai en outre un projet dont la réussite est certaine. »

Vinicius promet encore une fois à Chilon la somme demandée, mais avec défense de lui parler désormais de Glaucos ; puis il se mit à l'interroger sur les nouvelles qu'il apportait, où il avait été pendant ce temps et ce qu'il avait découvert. Mais Chilon avait peu de chose à lui apprendre. Il était encore allé dans deux maisons de prières, où il avait observé avec attention tous les assistants, surtout les femmes, mais sans en apercevoir aucune qui ressemblât à Lygie. Cependant les chrétiens le considéraient comme un des leurs et, depuis qu'il avait fourni la somme nécessaire au rachat du fils d'Euricius, ils le vénéraient comme quelqu'un qui marche sur les traces de Chrestos. En outre, ils lui avaient appris qu'un grand législateur, un certain Paul de Tarse, était emprisonné à Rome sur la plainte des juifs, et Chilon avait résolu de faire sa connaissance. Mais une autre nouvelle l'avait ravi plus encore, c'est que le pontife suprême de toute la secte, ancien disciple du Christ et chargé par celui-ci de la direction des fidèles du monde entier, devait arriver à Rome d'un jour à l'autre. À coup sûr, tous les chrétiens voudraient le voir et écouter son enseignement. Il y aurait de grandes assemblées, auxquelles assisterait Chilon, et, de plus, comme il était facile de se dissimuler dans la foule, il y conduirait Vinicius. Certainement ils y retrouveraient Lygie. Avec Glaucos, tout danger sérieux serait écarté. Quant à se venger, il était certain que les chrétiens le feraient, mais en général ils étaient gens paisibles.

Puis Chilon, avec un certain étonnement, se mit à raconter que jamais il n'avait vu les chrétiens se livrer à la débauche, empoisonner les puits et les fontaines, adorer un âne ou se repaître de chair d'enfant, en un mot, se montrer les ennemis du genre humain. Non, il ne l'avait pas remarqué. Sans doute il trouverait parmi eux ceux qui, pour de l'argent, feraient disparaître Glaucos ; mais

ce qu'il savait de leur doctrine ne les incitait pas au meurtre : au contraire, elle leur prescrivait de pardonner les offenses.

Vinicius se souvint alors de ce que Pomponia Græcina lui avait dit chez Acté, et les paroles de Chilon le remplirent de joie. Bien que ses sentiments pour Lygie prissent parfois les apparences de la haine, il éprouvait un soulagement à entendre dire que la doctrine suivie par elle et par Pomponia n'impliquait ni crime ni débauche. Cependant naissait en lui la perception obscure que cette mystérieuse adoration pour le Christ avait précisément creusé un fossé entre lui et Lygie : et cette doctrine commença à lui inspirer à la fois de la crainte et de la haine.

CHAPITRE XVII

Chilon avait un réel intérêt à écarter Glaucos qui, bien qu'âgé, n'était nullement un vieillard décrépît. Dans le récit qu'il avait fait à Vinicius, il y avait une large part de vérité. Il avait jadis connu Glaucos, l'avait trahi, livré à des bandits, séparé de sa famille, dépouillé, lui-même étant l'instigateur et le complice du meurtre. Pourtant, le souvenir de ces événements lui était léger, car il avait abandonné Glaucos agonisant, non dans une auberge, mais en pleine campagne, près de Minturnes. Il avait tout prévu, sauf que Glaucos guérirait de ses blessures et viendrait à Rome. Aussi, en l'apercevant dans la maison de prières, et terrifié de cette découverte, son premier mouvement avait-il été d'abandonner la recherche de Lygie. Mais, d'autre part, Vinicius lui inspirait une terreur plus grande encore. Il comprit qu'il lui fallait choisir entre la peur qu'il avait de Glaucos et la vengeance du puissant patricien, secondé d'un autre plus puissant encore, Pétrone. Réflexion faite, il se décida. Il songea qu'il valait mieux avoir pour ennemis des petits que des grands et, bien que, d'un naturel pusillanime, il tremblât à la pensée de recourir à des moyens sanguinaires, il jugea indispensable de faire tuer Glaucos. Aussi n'était-il plus question que du choix des hommes qui consentiraient à se charger de cette besogne, et c'était ce projet qu'il avait laissé à entendre à Vinicius.

Habitué des tavernes, où il passait la plupart de ses nuits en compagnie de gens sans gêne, sans honneur et sans foi, il lui était facile de trouver des hommes qui fussent tout prêts pour cette besogne, mais il risquait d'en rencontrer qui, lui sentant de l'argent, commenceraient la besogne par lui, ou bien, après avoir empoché les arrhes, lui soutireraient la somme entière en le menaçant de le

livrer aux vigiles. Au reste, il éprouvait depuis quelque temps de l'aversion pour la canaille, pour les figures ignobles et effroyables qui se nichaient dans les bouges de Suburre et du Transtévère. Mesurant tout à son aune et n'ayant approfondi qu'imparfaitement les chrétiens et leur doctrine, il les croyait capables de lui fournir des instruments dociles ; les jugeant aussi plus consciencieux, il avait décidé de s'adresser à eux en leur présentant l'affaire de telle façon qu'ils s'en chargeraient autant par zèle que par appât du lucre.

Dans ce but, il se rendit donc, dès le soir, chez Euricius, qu'il savait lui être dévoué corps et âme et prêt à tout faire pour lui être utile. Mais, prudent par nature, il ne songeait aucunement à lui dévoiler ses véritables intentions, en opposition complète, d'ailleurs, avec la confiance que le vieillard professait pour la vertu et la piété de son bienfaiteur. Ce qu'il lui fallait, c'étaient des hommes prêts à tout, avec lesquels il s'entendrait de façon que dans leur propre intérêt, ils fussent obligés de garder sur l'affaire un silence éternel.

Après avoir racheté son fils, Euricius avait loué une de ces maigres échoppes qui foisonnaient aux alentours du Circus Maximus et où l'on vendait aux spectateurs des courses des olives, des fèves, du pain sans levain et de l'eau coupée de miel. Chilon le trouva occupé à ranger ses marchandises ; il le salua au nom du Christ et entama l'entretien sur l'affaire qui l'amenait. Puisqu'il leur avait rendu service, à lui et à son fils, il comptait sur leur reconnaissance. Il avait besoin de deux ou trois hommes solides et courageux pour détourner un danger menaçant, non seulement lui, mais tous les chrétiens. Il était pauvre, c'est vrai, car il avait donné à Euricius presque tout ce qu'il possédait ; néanmoins il payerait ce service, pourvu que ces hommes eussent confiance en lui et remplissent fidèlement ses ordres.

Après avoir écouté presque à genoux leur bienfaiteur, Euricius et son fils Quartus déclarèrent qu'ils étaient prêts eux-mêmes à exécuter toutes ses volontés, certains qu'un saint homme comme lui n'exigerait rien qui fût contraire aux enseignements du Christ.

Chilon leur assura qu'il en était ainsi ; et, les yeux levés au ciel, il semblait prier ; mais en réalité il réfléchissait sur l'opportunité qu'il y aurait à accepter leur proposition et à économiser

par là mille sesterces. Toutefois, après un instant de réflexion, il y renonça. Euricius était vieux et, sinon accablé par l'âge, du moins usé par les chagrins et la maladie. Quartus avait seize ans : or, Chilon avait besoin d'hommes experts et surtout solides. Quant aux mille sesterces, il comptait bien, grâce au plan qu'il avait combiné, en économiser une bonne part.

Ils insistèrent encore, mais sur le refus définitif de Chilon, Quartus dit :

« Je connais le boulanger Demas, Seigneur, chez qui travaillent à la meule des esclaves et des salariés. L'un de ces derniers est si fort qu'il pourrait en remplacer non pas deux, mais quatre. Je l'ai vu moi-même soulever des pierres que quatre hommes réunis ne parvenaient pas à déplacer.

– Si c'est un fidèle qui craint Dieu et qui est capable de se sacrifier pour ses frères, fais-le-moi connaître, dit Chilon.

– Il est chrétien, Seigneur, répondit Quartus, comme la plupart de ceux qui travaillent chez Demas. Il y a des ouvriers de jour et des ouvriers de nuit : c'est un de ces derniers. En y allant maintenant, nous arriverons pendant leur repas du soir et tu pourras causer avec lui en toute liberté. Demas habite près de l'Emporium. »

Chilon y consentit volontiers. L'Emporium était situé au pied du mont Aventin, non loin, par conséquent, du Grand Cirque. On pouvait, sans faire le tour des collines, longer le fleuve, et en passant par le Porticus Æmilia, abréger encore le chemin.

« Je me fais vieux, dit Chilon, comme ils pénétraient sous la colonnade, et j'ai quelquefois des absences de mémoire. Oui, notre Christ a été livré par un de ses disciples ; mais, en ce moment, je ne puis me rappeler le nom du traître... »

– Judas, Seigneur ; il s'est pendu, répondit Quartus, assez étonné qu'on pût oublier ce nom.

– Ah, oui ! Judas ! Je te remercie », fit Chilon.

Puis ils cheminèrent quelque temps sans parler. Arrivés à l'Emporium, qui était déjà fermé, ils le dépassèrent, contournèrent les greniers où se faisaient les distributions de blé, et prirent à gauche, vers les maisons en bordure de la route d'Ostie jusqu'au mont Testacius et au Forum Pistorium. Là, ils s'arrêtèrent devant un bâtiment de bois d'où montait le bruit des meules. Quartus y entra, tandis que Chilon, qui n'aimait pas à se montrer devant

une assistance nombreuse et craignait en outre le hasard d'une rencontre avec Glaucos, se tenait dehors.

« Je suis curieux de voir cet Hercule transformé en meunier, se disait-il en contemplant la lune qui brillait avec éclat. Si c'est une canaille et un malin, cela me coûtera un peu cher ; au contraire, si c'est un chrétien vertueux et un sot, il fera pour rien tout ce que je lui demanderai. »

Ses réflexions furent interrompues par le retour de Quartus, qui sortit du bâtiment avec un autre homme vêtu seulement d'une de ces tuniques appelées *exomis*, comme en portent les ouvriers, et qui laissent nues l'épaule et la partie droite de la poitrine, de façon à ne pas gêner les mouvements. Chilon poussa un soupir satisfait : de sa vie il n'avait vu tel bras ni telle poitrine.

« Voici, Seigneur, dit Quartus, le frère que tu désires voir.

– Que la paix du Christ soit avec toi, dit Chilon ; Quartus, dis à ce frère si je mérite la confiance, puis retourne chez toi, pour l'amour de Dieu, car il ne faut pas laisser tout seul ton vieux père.

– C'est un saint homme, confirma Quartus, il a sacrifié toute sa fortune pour me racheter de l'esclavage, moi, un inconnu. Que Notre Seigneur le Sauveur lui prépare en échange une récompense céleste ! »

À ces mots, le colossal ouvrier s'inclina et baisa la main de Chilon.

« Quel est ton nom, mon frère ? demanda le Grec.

– Père, au saint baptême, j'ai reçu le nom d'Urbain.

– Urbain, mon frère, as-tu le temps de causer librement avec moi ?

– Notre travail ne commence qu'à minuit et, en ce moment, on nous prépare le souper.

– Nous avons donc tout le temps nécessaire. Allons au bord du fleuve et là tu m'écouteras. »

Ils furent s'asseoir sur une pierre de la berge, dans le calme troublé seulement par le bruit lointain des meules et le clapotis des vagues qui roulaient au-dessous d'eux.

Chilon examina la figure de l'ouvrier, et, malgré l'expression un peu rude et triste très fréquente chez les Barbares qui habitaient Rome, elle lui parut refléter la bonhomie et la sincérité.

« Oui, songea-t-il, voilà l'homme bon et sot qui tuera Glaucos gratis. »

Et il demanda :

« Urbain, aimes-tu le Christ ?

– Je l'aime de toute mon âme et de tout mon cœur, répondit l'ouvrier.

– Et tes frères et tes sœurs ? et tous ceux qui t'ont enseigné la vérité et la foi dans le Christ ?

– Je les aime aussi, mon père.

– Alors, que la paix soit avec toi !

– Et avec toi aussi, mon père ! »

De nouveau un silence se fit, troublé seulement par le bruit des meules et le clapotis du fleuve.

Chilon, les yeux à la claire lune, se mit à parler d'une voix calme et grave de la mort du Christ. Il parlait comme s'il ne se fût pas adressé à Urbain, mais se fût rappelé cette mort à soi-même ou eût confié ce secret à la ville endormie. Il y avait là quelque chose d'émouvant et de solennel. L'ouvrier pleurait, et lorsque Chilon commença à gémir et à se lamenter de ce qu'au moment de la mort du Sauveur, personne ne se fût trouvé là pour le défendre, sinon contre le supplice de la croix, du moins contre les insultes des soldats et des Juifs, les poings formidables du Barbare se crispèrent de regret et de rage contenue. La mort du Christ l'émouvait, mais à la pensée de cette foule qui avait outragé l'Agneau cloué à la croix, tout son être de simple tressaillait et il se sentait altéré d'une soif de sauvage vengeance.

Soudain, Chilon lui demanda :

« Urbain, sais-tu qui était Judas ?

– Je le sais ! Je le sais ! mais il s'est pendu ! »

Le ton de sa voix trahissait une sorte de regret que le traître se fût fait justice lui-même et ne pût ainsi tomber entre ses mains.

Chilon continua :

« Si pourtant il ne s'était pas pendu et que quelque chrétien le rencontrât, soit sur terre, soit sur mer, ne devrait-il pas venger le supplice, le sang et la mort du Sauveur ?

– Et qui donc ne les vengerait pas, mon père ?

– Que la paix soit avec toi, fidèle serviteur de l'Agneau ! Oui ! on peut pardonner ses propres offenses, mais qui donc a le droit

de pardonner les offenses faites à Dieu ? De même qu'un serpent engendre un serpent, que de la méchanceté naît la méchanceté, de la trahison la trahison, ainsi, du venin de Judas est né un autre traître ; de même que l'un a livré le Sauveur aux Juifs et aux soldats romains, ses brebis seront livrées aux loups, par un autre, qui vit au milieu de nous ; et si personne ne prévient cette trahison, si personne n'écrase à temps la tête de ce serpent, c'en est fait de nous tous, et avec nous disparaîtra la gloire de l'Agneau. »

Tandis que l'ouvrier le regardait avec une inquiétude inouïe, comme s'il ne se rendait pas compte de ce qu'il entendait, le Grec se couvrit la tête du pan de son manteau et répéta d'une voix sépulcrale :

« Malheur à vous, serviteurs du vrai Dieu ! Malheur à vous, chrétiens et chrétiennes ! »

Il se fit encore un silence, pendant lequel on n'entendait que le bruit des meules, le chant assourdi des meuniers et le clapotis du fleuve.

« Mon père, demanda enfin l'ouvrier, quel est ce traître ? »

Chilon baissa la tête.

« Quel est ce traître ? Un fils de Judas, fils de son venin, qui se donne pour chrétien et fréquente les maisons de prières, dans l'unique but d'accuser ses frères devant César de ne pas reconnaître celui-ci pour dieu, d'empoisonner les fontaines, d'immoler des enfants, et de vouloir détruire cette ville afin qu'il n'en reste pas pierre sur pierre. Dans quelques jours, l'ordre sera donné aux prétoriens d'enchaîner les vieillards, les femmes et les enfants et de les conduire au supplice, comme les esclaves de Pedanius Secundus. Voilà l'œuvre de cet autre Judas. Mais si personne n'a puni le premier, n'a tiré de lui vengeance, si nul n'a pris la défense du Christ à l'heure de son supplice, qui donc voudra punir celui-là, qui donc anéantira ce serpent avant qu'il ait parlé à César, qui le fera disparaître, qui sauvera de leur perte et les frères et la foi chrétienne ? »

Urbain, jusqu'alors assis sur un bloc de pierre, se leva subitement et dit :

« Je le ferai, moi. »

Chilon se leva à son tour, observa un moment le visage de l'ouvrier éclairé par les rayons de la lune, puis, étendant le bras, il posa lentement sa main sur la tête du colosse :

« Va parmi les chrétiens, dit-il d'une voix solennelle, va dans les maisons de prières et demande à nos frères où est Glaucos, et quand on te l'aura montré, alors, au nom du Christ, tue !... »

– Glaucos ?... répéta l'ouvrier comme pour graver ce nom dans sa mémoire.

– Le connaîtrais-tu ?

– Non, je ne le connais pas. Il y a dans Rome des milliers de chrétiens, et ils ne se connaissent pas tous. Mais, dans la nuit de demain, tous les frères et les sœurs, sans en excepter un, se réuniront à l'Ostrianum, car le grand Apôtre du Christ est arrivé, et c'est là qu'il va prêcher ; des frères m'y montreront Glaucos.

– À l'Ostrianum ? interrogea Chilon, mais c'est hors des portes ? Tous nos frères et toutes nos sœurs ? La nuit ? hors de la ville ? à l'Ostrianum ?

– Oui, mon père ! c'est notre cimetière, entre la Via Salaria et la Via Nomentana. Ne sais-tu donc pas que le grand Apôtre doit y prêcher ?

– Je suis resté deux jours sans rentrer chez moi, c'est pourquoi je n'ai pas reçu sa lettre ; et j'ignore où se trouve l'Ostrianum, car je suis arrivé depuis peu de Corinthe, où je dirige la communauté chrétienne... Mais c'est bien, et puisque le Christ t'a envoyé cette inspiration, va à l'Ostrianum, mon fils ; tu y trouveras Glaucos au milieu de nos frères, et tu le tueras en revenant à la ville ; en récompense, tous tes péchés te seront pardonnés. Et maintenant, que la paix soit avec toi !...

– Mon père...

– Je t'écoute, serviteur de l'Agneau. »

Une grande perplexité se peignit sur les traits de l'ouvrier. Voici peu de temps il avait tué un homme, peut-être même deux, et la doctrine chrétienne interdit de tuer. Il ne les avait pas tués, il est vrai, pour sa défense personnelle, mais cela non plus n'est pas permis ! Il n'avait pas tué par intérêt : le Christ l'en préserve !... L'évêque lui avait même donné des frères pour le seconder, mais non l'autorisation de tuer ; pourtant, il avait tué sans le vouloir, parce que Dieu l'a puni en lui donnant une force trop grande... et maintenant il expie cruellement... Les autres chantent auprès des meules, alors que lui, malheureux, ne songe qu'à son péché et à l'offense faite à l'Agneau... Que de prières, que de larmes ver-

sées ! Combien de fois n'a-t-il pas sollicité le pardon de l'Agneau ! Et il sent qu'il n'a pas encore assez expié... Et il vient de promettre de nouveau de tuer un traître... Soit ! on ne doit pardonner que ses propres offenses : il le tuera donc, même sous les yeux de tous les frères et de toutes les sœurs, demain, à l'Ostrianum. Mais que d'abord Glaucos soit condamné par ceux d'entre les frères qui sont les supérieurs, par l'évêque ou par l'Apôtre. Ce n'est rien de tuer, et l'on a même plaisir à tuer un traître, comme un loup ou un ours ; mais si, par hasard, Glaucos n'était pas coupable !... Comment assumer un nouveau meurtre, un nouveau péché, une nouvelle offense à l'Agneau ?

« Le temps manque pour un jugement, mon fils, objecta Chilon, car, de l'Ostrianum, le traître se hâtera d'aller directement rejoindre César à Antium, ou bien il se réfugiera dans la maison d'un patricien dont il est le serviteur ; mais, grâce au signe que je vais te donner et que tu montreras quand tu auras tué Glaucos, tu recevras pour ta bonne action la bénédiction de l'évêque et du grand Apôtre. »

À ces mots, il tira un sesterce, y grava une croix avec la pointe de son couteau et remit la pièce à l'ouvrier :

« Ceci est une sentence contre Glaucos et un signe pour toi. Quand, après avoir fait disparaître Glaucos, tu présenteras ce sesterce à l'évêque, il te pardonnera également l'autre meurtre que tu as commis sans le vouloir. »

L'ouvrier hésita à tendre la main pour prendre la pièce ; le premier meurtre étant encore trop frais dans sa mémoire, il ressentait une sorte d'effroi.

« Père ! dit-il d'une voix presque suppliante, ta conscience se charge-t-elle de cette action et as-tu entendu, de tes propres oreilles, Glaucos trahir ses frères ? »

Chilon comprit qu'il fallait ou donner des preuves, ou citer des noms, sans quoi le doute pourrait entrer dans le cœur du géant. Et soudain, il lui vint une inspiration heureuse :

« Écoute, Urbain, je demeure à Corinthe, mais je suis originaire de Cos et j'enseigne ici, à Rome, la doctrine du Christ à une esclave de mon pays, du nom d'Eunice. Elle sert comme vestiplice, dans la maison d'un certain Pétrone, ami de César. Eh bien ! dans cette maison, j'ai entendu Glaucos s'engager à livrer tous les chré-

tiens et affirmer, en outre, à un autre familier de César, Vinicius, qu'il lui ferait retrouver parmi les chrétiens une jeune vierge... »

Il s'arrêta pour regarder avec stupéfaction l'ouvrier, dont les yeux, brusquement, avaient étincelé comme ceux d'une bête fauve et dont le visage avait pris une expression de colère sauvage et de menace.

« Qu'as-tu ? demanda-t-il avec quelque frayeur.

– Rien, mon père. Demain, je tuerai Glaucos ! »

Le Grec se tut ; un instant après, il prit l'ouvrier par les épaules et le fit se retourner de façon à pouvoir observer avec attention son visage, pleinement éclairé par la lueur de la lune. Il hésitait, ne sachant s'il fallait continuer à le questionner et tirer tout au clair ou bien s'en tenir à ce qu'il avait appris.

Sa prudence innée prit le dessus. Il respira profondément à deux reprises, puis, la main sur la tête de l'ouvrier, il lui demanda d'une voix solennelle et bien accentuée :

« Urbain est bien le nom que tu as reçu au saint baptême ?

– Oui, mon père.

– Urbain, que la paix soit avec toi ! »